

Rose-Marie François

Jan Baetens.

Rose-Marie Française, écrivaine et traductrice, est née en 1939, près de la frontière linguistique dans le Hainaut. Sa passion pour les langues étrangères, dont le néerlandais, est une constante dans sa vie et son œuvre. Celle-ci comprend surtout de la poésie, mais n'exclut pas, de temps à autre, « un roman de poète ». Son œuvre principale, *Répéter sa mort* (éd. le Cormier, 1997), a été couronnée de prix littéraires importants. Plusieurs de ses recueils ont été traduits, principalement en Allemagne et en Europe de l'Est.

Vous vous réclamez comme écrivain d'une Europe "multiculturelle". Or, chez vous, l'autre, c'est moins le Sud que l'Est, et moins la non-Europe que l'autre Europe. Pourriez-vous préciser en quoi consiste en fait dans votre travail la présence de la culture est-européenne, et comment celle-ci a modifié votre écriture?

« Pour considérer le monde, il faut être de quelque part. » J'ai oublié qui a dit cela, mais cette pensée m'a toujours frappée. D'où suis-je ? D'un hameau de Picardie belge situé « entre la verte Flandre et le noir Borinage ». Notez bien : « entre ». Les Borains, voulant démarquer de notre plat pays de cultures (au pluriel !) leurs « terrils » et autre « châssis à molette », nous appelaient des *pa' d'là i'eau* » (*par-delà l'eau*) : la Haine, à qui le Hainaut doit son nom, coulait au fond de nos jardins pour aller se jeter dans l'Escaut. Remarquez : « par-delà ».

J'ai donc grandi en « diglossie » français – picard. L'interdit jeté sur ce qui était devenu un dialecte a peut-être déterminé ma passion pour les langues étrangères. Mes études, secondaires puis universitaires, m'ont orientée avant tout vers le monde germanique occidental et nordique (néerlandophone, germanophone, anglophone, scandinave) et vers l'Europe centrale (l'Autriche et la Hongrie). Parallèlement j'ai commencé à apprendre l'italien et l'espagnol, découvrant grâce au latin ce que je ne savais pas encore s'appeler la grammaire historique. Après les années de « vacances linguistiques », je me suis tournée vers le Sud. J'ai parcouru en auto-stop une péninsule à la fois, puis la Turquie, où j'ai failli mourir, hospitalisée d'urgence au bord du lac de Van. J'ai traversé la Méditerranée vers le Maroc, la Tunisie, l'Égypte. Puis vinrent l'Afrique Noire, la Chine, les Amériques. Ainsi, l'espace sans frontières de l'enfance, « le tout-possible » a pris pour moi, dès l'adolescence, l'allure d'un grand village nommé d'après cette princesse enlevée, *ravie*, déchirée, violée... Europe. C'est à partir de là que je considère le monde. Le monde, c'est mon pays, avec ses zones dangereuses, ses forêts obscures, ses déserts, ses fauves, ses rivages lumineux, ses visages accueillants.

Pour les langues, je ne suis guère sortie du « village » : avec celles que l'on dit mortes, j'en ai tâté d'une quinzaine. Ma plus récente conquête – c'est donc moi qui suis conquise, et non l'inverse ! - est, en effet, une langue balte, en qui il me semble retrouver toutes les autres. Retrouver des racines.

Ma passion pour les arts textiles remonte aussi à l'enfance préscolaire et elle m'a permis naguère de retracer un réseau entre les mondes balte, celte, et grec antique. (Voir aussi la fin de la dernière question)

Autant qu'écrivain, vous êtes traductrice (ou l'inverse, bien entendu). Peut-on dire que chez vous ces deux dimensions de l'écriture se complètent, se renforcent, s'enrichissent, ou y a-t-il au contraire comme une sourde rivalité entre ce qui semble être surtout de l'ordre de l'expression très intime (mais jamais narcissique) et ce qui reste malgré tout de l'ordre de la commande?

Deux amis poètes, également traducteurs, m'ont mise en garde contre le trop traduire, ce sont François Jacqmin et Ilma Rakusa. « Je ne peux mal, » comme on disait dans mon hameau - comprenez : je ne risque pas d'exagérer. Je n'aurais jamais dû traduire, je ne voulais pas. Germaniste francophone « ancien système », j'ai dû mener de front des études (et des examens !) en quatre langues. J'ai toujours préféré écouter, parler, lire, écrire, réfléchir, rêver dans une langue à la fois, espérant vaguement pouvoir un jour conférer à chacune un vrai rôle de langue source.... Il a fallu que l'on me piège pour que je tombe en traduction.

Quand, pour des raisons pratiques (prise de parole à un colloque, par exemple), je dois me traduire moi-même, je modifie mon texte. C'est pareil quand je travaille avec les traducteurs de mes poèmes. Aux traductions que je leur propose, ils s'exclament parfois : « Mais ce n'est pas cela que tu as écrit en français ! », à quoi je réponds : « Non, mais c'est ainsi que je l'entendrais dans ta langue ». Ceci dit, je ressens l'auto-traduction comme un pensum.

Votre carrière de poète montre de temps à autre des petits creux, qui semblent indiquer que chez vous l'écriture est une activité intermittente. Si tel est le cas, quels sont alors les éléments qui déclenchent l'activité poétique? Et si la réalité est autre, comment expliquer ces moments de non-publication?

Ma carrière – si carrière il y a, elle commence avant ma propre scolarité – est criblée de « trous ». Mais en apparence, seulement. D'abord, avoir des périodes sans publications ne signifie pas que l'on écrive pas. J'aime étudier ; j'ai peint et dessiné pendant des années ; j'ai manié avec délice (et beaucoup de jurons !) les outils du menuisier, du carreleur, du plafonneur, du maçon, même ; ces dernières années, il me reste la création textile : quand je peux me le permettre, je me détends en cousant et en brodant, mais c'est rare et la sérénité que cela me procure me donne aussitôt mauvaise conscience : il y a encore tant à écrire ! J'ai aussi bourlingué, dans des conditions souvent inconfortables. J'ai eu beaucoup d'enfants, surtout des adolescents... outre ceux nés dans le mariage, il y a ceux que j'ai « élevés » « en collaboration » : mes *élèves*. Donc, depuis l'âge de quatre ans, où j'alignais des lettres sans souci d'orthographe, je n'ai jamais vraiment cessé d'écrire. Je me rappelle le désespoir de mon père devant les dépenses en timbres-poste que lui occasionnait ma correspondance tous azimuts. C'était, à l'encre et au papier de soie, le surf de l'époque. L'idée de publier est venue tard. C'est écrire que j'aime. Et j'aime *dire* mes textes. Pour moi la dimension orale de la poésie est capitale. Il me plaît aussi d'entendre des auteurs lire leurs textes ; une fois rentrée chez moi, je les lis dans leur voix, leurs mimiques... cela augmente mon plaisir de la lecture. Quant à moi, j'ai besoin de cet échange avec mon public, que je puis tour à tour faire vibrer et

faire rire.

A l'instar de François Jacqmin, dont l'œuvre semble compter beaucoup pour vous, la définition du moi poétique ne se fait jamais en dehors d'un dialogue à la fois direct et intemporel avec la nature. Peut-on dire que vous êtes à la recherche du secret de l'homme (et de la femme, car pour vous le couple semble essentiel), mais que ce secret ne peut être arraché qu'au tiers qu'est la nature?

Pauvre nature ! Où est-elle ? J'ai pu revenir habiter la campagne, mais comme dit Jacques Aron : « Il n'y a plus de campagne ». J'ai bien peur, espérant retrouver enfin la nature, de devoir un jour confondre ces retrouvailles avec ma mort. Toutes les pollutions (de l'air, de l'eau, surtout les pollutions par le bruit) me blessent personnellement, souvent jusqu'à la torture. Il m'arrive de me demander « Où aller pour ne plus entendre tout ce bruit ? Y a-t-il encore une place pour moi sur la planète ? »

Ceci dit, je ne pense pas être « à la recherche » de quoi que ce soit. « La poésie ne cherche pas, elle trouve. » dit quelqu'un dans *Passé la Haine et d'autres fleuves*, Editions Le Fram, Liège 2001. Mais je ne cesse de m'interroger sur le monde des humains. Leur capacité à se nuire les uns les autres ne laisse pas de me sidérer. Et j'aurai toujours la nostalgie des grands prés, des bois, des champs de blés onduleux... Peut-être ne suis-je pas encore remise de la révolution industrielle ! Ai-je répondu à votre question ?

Je pourrais ajouter que j'aime la terre, l'odeur du terreau, des feuilles, j'aime jardiner et je ne voudrais pas devoir recourir aux produits chimiques !

« J'ai l'odorat des anciens temps
Pour l'humus que les mains remuent »

(*A fenêtres fermées* in : *Qui nous dépasse/An uns vorbei*, Poèmes avec traduction allemande de Rüdiger Fischer, Editions En Forêt, 09977708@t-online.de)

Votre poétique est certes contemporaine, mais fortement nourrie d'un substrat classique: un lyrisme tournant parfois à l'élégie, l'attention accordée au rythme, voire au chant, le refus des extrêmes (on ne trouve chez vous ni métaphores hermétiques, ni associations surréalistes), un vers certes libre mais davantage encore équilibré. Pourtant, le lecteur a souvent l'impression que vous écrivez constamment "contre" quelque chose: ce quelque chose, serait-il par exemple la "prose" (que vous pratiquez également, y compris en romancière)? Et comment voyez-vous cette éventuelle tension?

J'aime beaucoup cette question. On me l'a souvent posée sous des formes diverses. Je n'arrive pas à y répondre. « Contre » quoi ? Peut-être contre le mal, en relisant Job comme on se casse les poings aux murs de la cellule. Contre la souffrance du monde. Ceci n'est pas immodeste. Pour moi, le poète est un champion d'empathie. Un ami psy, qui m'affirme qu'il me manque ma dose de sadisme, attribue cette lacune à la poète. Aurait-il raison, dans la mesure où être poète, c'est écrire, évidemment, mais c'est aussi vivre d'une certaine façon, en télépathie – voire même, parfois, en symbiose – avec d'autres person(n)ages en d'autres lieux et d'autres temps... jusqu'à la haute préhistoire. Ceci se passe dans l'inconscient, cela pompe beaucoup d'énergie. La poète, comme Cassandre, « ne sait pas ce qu'elle dit, mais elle le dit. » Elle n'a pas la prétention de

savoir tout de ce qu'elle écrit, de tout comprendre dans son texte. *Répéter sa mort*, Edit. Le Cormier, Bruxelles 1997, annonçait, des années à l'avance, le retour des pays baltes sur la carte d'Europe : je jure qu'en écrivant (dans les années 80), je n'y ai rien compris. Et le 12 septembre 2001 (c'est la nuit que les choses me viennent et me reviennent), j'ai retrouvé dans *Fresque lunaire*, paru au Noroît (Québec) en 2000, ce poème où, dans l'incendie de Sodome et Gomorrhe on distingue « de hautes tours jumelles », ces mêmes tours qui, à Pâques 2001, avaient fait rire ma traductrice lettone, un peu choquée des libertés que prenait mon texte avec le Texte.

N'est-ce pas le sel des larmes
 qui l'a pétrifiée
 lorsqu'elle s'est retournée
 sur la ville en feu
 les quais, les jardins,
 les hautes tours jumelles,
 les buissons de roses sauvages ?
 La flamme prise aux ronces
 faisait craquer la pierre
 crépiter le sable des grèves.

Aucun retour possible :
 elle
 était
 ce brasier.

(p.33 de *Fresque lunaire*, Le Noroît, Montréal 2000)

Des métaphores hermétiques et des associations surréalistes, j'en ai écrit des tiroirs pleins, comme un musicien fait des gammes. Il y en a beaucoup dans *Quartz* (1983) par exemple, je m'en suis aperçue en relisant des traductions de ce petit recueil, en 1999. Maintenant, depuis des années, je n'écris plus comme cela – il me semble, du moins. Mon père jouait volontiers sur les mots de la langue et ma passion pour la grammaire et la phonétique historiques n'ont pu que renforcer cette tendance. J'étais (je suis ?) par moments envahie de chaînes sonores plus ou moins signifiantes – la langue comme pure musique –, j'ai dû me discipliner pour y mettre de l'ordre. Dans une de ses lettres de 1960, Franz Hellens, qui m'a beaucoup encouragée, m'assure : « Vous finirez par vous faire un français à vous ».

Mais c'est surtout ma rencontre – brève, fulgurante – avec Edmond Jabès en 1987 qui a « modifié mon écriture », comme vous dites. Lui aussi, il m'a épanouie par sa confiance en mon travail. Mon livre *Répéter sa Mort*, dont il avait lu le manuscrit, porte en exergue une de ses phrases. C'est mon premier texte *publié* sur ma mystérieuse attirance vers le Nord-Est, mais en réalité, ma fantasmagorie de ces terres s'est écrite dès 1984, à l'époque où naissait en même temps mon « roman de poète », *Passé la Haine et d'autres fleuves*, qui, lui, est plus explicite à ce sujet.

Maintenant, j'ai hâte de boucler les manuscrits en cours (deux anthologies) pour replonger dans mes réserves où m'attend, entre autres choses, encore un « roman de poète », cette fois sur, et cela vous touche tout particulièrement... - mais ne *vantons* pas la peau de cet ours !

Neupré, le 20 novembre 2001

LIMES

C'était notre maison à Pompéi. La lumière d'en haut
les fenêtres trompent l'œil sur les murs
ouvrant en biais l'espace plus vrai les portes
battant l'oblique d'un glissé perspective décentrée
la mer le Vésuve le vent les orangers.
Dehors la rue d'épaisses dalles de lave les chars
caracolent cavalcades et fouets
mais à l'abri de leur bravade notre jardin
feint d'ignorer que l'impluvium un jour
renversera les dons du ciel en cruauté instantanée.

Nous ne mangions nos bêtes qu'après
une prière de regret un sacrifice au temple.
La terre fécondée de cendre
nous rattache au danger au feu son sommeil de fauve.
Deux mille ans
pour faire tourner tout seuls les puits et les moulins
ou pour changer les prénoms des esclaves.
Déserts minés contaminés mâles immatures
hommes amputés femmes aux limès.

Pompéi, février 2001.